

Quand la personne refuse de devenir un objet en espagnol : La préposition « a » devant les c.o.d. de personne

Christian BOIX
Université de Pau, LLEREBEC

Les rapports qu'entretiennent la notion de personne et son investissement linguistique sont loin d'être simples ou évidents. A partir du moment où l'on dépasse la tripartition grammaticale dictée par la théâtralisation de l'échange verbal (1^{re} personne : l'individu qui parle ; 2^e personne : celui à qui l'on parle ; 3^e personne : celui de qui l'on parle), on observe dans toutes les langues des phénomènes linguistiques et pragmatiques complexes qui confortent le point de vue de Kant selon lequel l'idée de personne humaine est le plus riche de tous les concepts, la plus riche de toutes les réalités puisqu'en elle réside la somme des conditions de l'action.

Nous envisagerons ici un cas particulier de la langue espagnole, celui qui concerne les compléments d'objet direct de personne. En effet, sous certaines conditions, la construction syntaxique espagnole requiert l'emploi de la préposition *a* devant certains c.o.d., et notamment devant des c.o.d. de personne. C'est ainsi que l'on pourra opposer des énoncés comme :

El hombre hirió *a* Pedro /vs/ El hombre hirió *el* amor propio de Pedro

Odio *a* mis padres /vs/ Odio *la* poesía que pretende unirnos por encima de lo que somos.

Le verbe *herir*, transitif direct, se construit néanmoins avec la préposition *a* devant le nom propre désignant la personne spécifique

Pedro, ou devant le substantif accompagné d'une détermination définie « mes parents ».

Pour autant, l'apparition de cette même préposition ne saurait être conditionnée par la seule présence d'un nom c.o.d. pourvus des traits lexicaux /+animé, +humain/. On dira aussi bien : « Tengo dos hijos » ; « Necesitamos una dependiente » .

Notre hypothèse est que l'observation du traitement complexe de la personne fait par la langue espagnole, en ce point de son système, offre une image ou un écho de l'ambivalence étymologique du contenu du terme PERSONA : à la fois simple masque de théâtre (résonateur) au départ, puis abstraction métaphysique de la singularité substantielle à partir de la conception néoplatonicienne. Il y aurait ainsi personne et personne... pour dire les choses simplement et reprendre par un autre biais une remarque déjà faite par Benveniste lorsqu'il proposait de revisiter les trois personnes du verbe et de séparer les noms personnels (je/tu) du pro-nom (il). Ainsi les actes discursifs procéderaient-ils à une détermination du référent de la personne distincte selon les cas, la présence/absence de la préposition devenant la trace, en espagnol, de cette adéquation pragmatique avec l'événement historique de l'énonciation. Enfin, il nous restera à nous demander si la fonction d'objet direct est compatible avec la notion de personne entendue comme opération de description définie référentielle. La notion de personne perçue comme principe créateur originel bloquerait-elle en espagnol sa transformation en objet pur et simple intégré au syntème verbal ? La personne conçue comme unicité présente à elle-même refuserait-elle de se fondre dans une unité mentale complexe avec le verbe ?

Les origines de la notion de personne

Quoique certains points de l'origine primitive du terme *personne* aient pu faire l'objet de controverses¹, il n'en demeure pas moins certain que le mot latin *persona* désignait au départ le masque de scène. De cette extériorité expressive, on est passé progressivement au porteur du masque (l'acteur) puis au rôle ainsi incarné – accidentellement. Le mot a donc suivi un trajet sémantique le conduisant de la matérialité du masque à la synthèse fonctionnelle dramatique du rôle. Ensuite, de la scène théâtrale la notion va migrer vers le « grand

1. La dérivation de « persona » du verbe « personare » est sujette à caution. Peut-être faut-il voir dans *persona* un dérivé d'un mot attesté dans l'étrusque *phersu*.

théâtre du monde » : *persona* évoquera le rôle social joué par l'individu dans la société. A ce stade, il est sans doute abusif ou anachronique de parler d'individu : la *persona* n'est que l'existence d'une fonction qui constitue une sorte de catégorie sociale. Si un embryon d'individuation peut exister à ce stade, c'est seulement au plan de l'aptitude et du soin mis par tel ou tel à s'acquitter de la charge qu'il remplit : on est au seuil de l'éthique, entendue comme observance stricte des règles de l'ordre moral, règles extérieures à la décision et l'identité individuelles. Ainsi, jusque-là, la *persona* reste déterminée par des circonstances externes dont elle tire sa nature. Etre une *persona*, c'est répondre à une *définition générique*, catégorielle.

Ce premier palier de l'évolution, tel que nous venons de le résumer brièvement, est fort différent de la personne ontologique qui apparaîtra dans un deuxième temps lorsque les philosophes néoplatoniciens, puis les chrétiens, introduiront une dimension nouvelle. Ce qui va advenir à partir de ce moment-là, c'est une notion métaphysique de la personne : ce sera désormais la *singularité substantielle* (autre version de l'hypostase) qui sera incarnée dans et par la personne. De la sorte, la *persona* rejoint l'Un et se retrouve projetée au-dessus de toutes les choses : on ne peut rien en dire, sauf qu'elle est ; en soi et absolument². La personne devient ainsi le principe ultime d'individuation, ce qui singularise non pas accidentellement, mais substantiellement.

Si l'on prend en compte ces deux versants successifs de l'histoire du vocable et de l'évolution des notions qu'il recouvre, on constate deux choses :

- que son trajet sémantique va de l'*Idem* (catégoriel, extérieur, pluriel, multiple) à l'*Ipse* (individuel, intérieur, singulier, un)³
- que la trace de cette double conceptualisation de la personne est toujours perceptible dans l'usage de la structure espagnole qui nous intéresse ici.

Par exemple, toutes les grammaires insistent sur la liaison qui existe entre le « degré de détermination » du c.o.d. et la présence ou l'absence de la préposition *a* : « En règle générale, on emploie la préposition *a* devant les compléments d'objet direct désignant une ou des personnes déterminées. On ne l'emploie pas si le c.o.d. désigne

2. Cette spécificité se retrouve dans les analyses actuelles des logiciens. Lorsque Kripke affirme que le Nom Propre a un référent mais pas de signification, il n'est pas si loin de lui conférer cette dimension d'absolu que les néoplatoniciens plaçaient dans l'hypostase de l'Un.

3. Nous reprenons ici les termes utilisés par : Ricoeur, Paul, 1990, *Soi-même comme un autre*, Paris, Seuil.

une (des) chose(s), ou une (des) personne(s) non déterminées⁴. »

Mais qu'est-ce qu'une personne déterminée ? Sûrement pas un nom de personne introduit par tel ou tel déterminant, défini ou indéfini : on trouve en effet la préposition *a* devant un nom de personne introduit par l'indéfini « un », alors qu'elle peut être absente devant un nom de personne introduit par l'article défini. Ce que recouvrent les explications rangées sous ce « degré de détermination » est souvent le franchissement du seuil qui conduit de la conception sémantique générique, catégorielle, plurielle, de la personne à son individuation ; le passage du rôle social virtualisant à l'existence ontologique actualisée.

« *Buscar un amigo* » est la recherche d'une catégorie humaine, de l'acteur virtuel susceptible d'incarner une fonction, alors que « *buscar a un amigo* » renvoie à une personne qui est pourvue d'un être, qui existe en soi et absolument. Dans « *Buscar un amigo* », il n'y a aucune présupposition d'existence : la virtualité catégorielle n'accèdera à l'existence ontologique qu'au terme de la quête, et si elle est couronnée de succès. Dans « *Buscar a un amigo* », la réalité ontologique désignée par le terme « *amigo* » est indépendante du résultat de la quête : son existence en tant qu'ami *est*, antérieurement et indépendamment de l'issue de la quête⁵. On pourrait multiplier les exemples qui relèvent de cette opposition entre la *persona* « masque catégoriel » et la *persona* « singularité substantielle » :

- Esos dementes matan soldados con balas explosivas /vs/ Esos dementes mataron a tres personas.
- Veo a Juan todos los días /vs/ Yo veo Juan, por ejemplo, se las arregla muy bien con lo que gana.
- Tengo tres hijos /vs/ Tengo al mayor en París.

Dans tous les cas, on remarquera que la préposition *a* accompagne la personne quand celle-ci renvoie à son contenu ontologique d'ipséité. La conséquence pratique de ce statut de la personne est la dissociation (marquée par la présence de la préposition dans ce cas) de l'action verbale et de la personne. En effet, tout se passe comme si la présupposition d'existence attachée à l'unicité de la vision de la

4. Bedel, Jean-Marc, 2002, *Grammaire de l'espagnol moderne*, Paris, PUF, p. 272.

5. Peut-être est-ce pour cette raison même que le nom de personne (*amigo*), en ce cas, est séparé du noyau verbal par la préposition *a* : sa réalité n'est pas liée au syntème « verbe + cod », elle en est au contraire détachée.

personne ôtait à cette dernière la possibilité de venir compléter le signifié du verbe en suivant le même axe d'orientation. Si nous prenons l'énoncé avec personne catégorielle «Tengo tres hijos», l'axe fondamental de signification est celui du verbe *tener* et le c.o.d. vient préciser, en le rétrécissant, le champ du signifié de cette possession. A l'inverse, si nous considérons : «Tengo al mayor en París», la thématization du sens se fait d'une manière différente : le c.o.d. garde son autonomie et constitue le topique de l'énoncé, la référence visée par l'acte discursif.

La justification sémantique de la présence de la préposition devant les c.o.d. de personne

L'explication consacrée relève que l'espagnol fait partie des langues qui marquent formellement l'incompatibilité qui existe entre la notion de personne, « douée de puissance », et la fonction de complément d'objet, l'objet étant caractérisé par sa « passivité ». Reprenant la notion de transitivité, cette explication pose qu'une action, tel un courant électrique, ne peut transiter du sujet à l'objet que s'il existe une « différence de potentiel » entre les deux :

<u>El gato</u>	<i>bebe</i>	<u>la leche</u>
[+]	→	[-]
« Le chat	boit	le lait »

Dans le cas d'un c.o.d. de personne, et si la personne est notionnellement constituée en tant que singularité substantielle, le schéma ci-dessus n'est plus respecté :

<u>Pedro</u>	<i>pega</i>	<u>Juan</u>
[+]	→	[-]
« Pedro	frappe	Juan »

En ce cas, la personne (hypostase de l'Un et principe de toute chose) refuse de se transformer en objet : la préposition *a* est alors obligatoire et viendrait marquer abstraitement la fonction de complément d'objet en rétablissant le sens de rection (ce qui est conforme à la valeur première de *a*, qui indique la limite atteinte en fin de mouvement).

Ce que l'histoire ne dit pas, c'est que l'animé personnel ne renferme pas automatiquement, c'est-à-dire lexicalement (ou même grammaticalement), la notion de puissance. Les exemples choisis ici,

qui se fondent sur des Noms Propres, placent effectivement les actants du procès en position de stricte égalité de puissance parce que le nom individuel est l'attribut majeur de la personne substantielle. Il est l'exemple type du « désignateur rigide » qui convoque le même référent dans tous les mondes possibles⁶, qui peut être considéré comme ayant un *référent* et pas de *signification*, qui est en tout cas la forme la plus achevée de la désignation d'un individu unique et précis. L'absence de la préposition *a* devant un nom propre c.o.d., de ce fait, est rarissime⁷ puisqu'il faut trouver un contexte où le nom propre ne vaille pas pour lui-même, mais comme simple désignation d'un objet quelconque, variable selon les mondes possibles, qui satisfait localement la description : « Veo mi hermano, por ejemplo, siempre se portó maravillosamente con todos », où *mi hermano* n'est pas convoqué en lui-même et pour lui-même, dans la référence à son ipséité, mais comme cas accidentel d'investissement d'une forme d'être⁸. Dans la plupart des cas, la « différence de potentiel » dépend d'un rapport de force établi entre les actants–personnes en présence ; et ce rapport est un effet secondaire issu d'une source première, à savoir la nature des actes pragmatiques de référence réalisés au moyen des énoncés.

Personne et pragmatique

Benveniste faisait déjà remarquer que la terminologie employée par l'analyse grammaticale pouvait conduire à se faire une idée trompeuse de l'homogénéité de la catégorie de la personne linguistique. Si les pronoms de 1^{re} et 2^e personne correspondent bien à une personne déterminée et individuée dans la situation de communication (locuteur/interlocuteur), la 3^e correspond à un individu absent. Benve-

6. Les désignateurs rigides sont des termes qui désignent le même objet dans tous les mondes possibles, alors que d'autres désignent des objets différents dans les différents mondes possibles (désignateurs non rigides ou accidentels). Cf. Kripke, S., 1982, *La logique des noms propres*, Paris, Minuit.

7. La prégnance de ce mécanisme de référence absolue et substantielle du Nom Propre est telle que les noms propres d'animaux ou de villes, par exemple, peuvent déclencher l'apparition du « a » lorsqu'ils sont en position de c.o.d. : *Voy a pasear a Randi, el perro* ; *Ya he visto a París* ; *Quien no ha visto a Sevilla no ha visto maravilla...*

8. De surcroît, si la structure de surface de la phrase place ici le syntagme « mi hermano » en position grammaticale de c.o.d., il est aisé de constater que la structure profonde relèverait de : *veo* + Que Phrase [*mi hermano se portó muy bien* où le véritable c.o.d. sous-jacent de *veo* est une phrase et non le Nom Propre.

niste opposait ainsi deux domaines distincts, deux niveaux, où ce que l'on nomme grammaticalement « personne » peut être soit une existence ontologique, soit un rang purement interne à la signification. Ce dernier niveau (la 3^e personne) confond d'ailleurs personnes et choses sous une forme pronominale unique. Si *je* et *tu* ne peuvent renvoyer qu'aux acteurs de la communication et donc n'être que des *noms personnels*, le *il* subsume indifféremment la désignation de personnes ou d'objets, ce qui montrerait dans ce cas un rapprochement entre les premières et les seconds.

Ces symptômes permettent de conforter l'idée selon laquelle le fonctionnement même de la langue opère une césure au sein de la personne, césure qui est peut-être la trace ultime des deux étapes fondamentales de l'évolution sémantique du terme *persona*, telles que nous les évoquions au début.

En fait, malgré (ou au-delà de) ces coïncidences troublantes, l'enjeu de cette problématique est sans doute ailleurs, dans les domaines de l'énonciation, de la logique et de la pragmatique. La personne, en effet, n'échappe pas aux mécanismes généraux de désambiguïsation et d'assignation de référence qui participent de la construction du sens. En dépit de ce que pourrait faire croire la dichotomie lexicale sommaire entre « noms de personnes » et « noms de choses », on observera que *des formes linguistiques identiques permettent d'accomplir des actes de langage différents*. Par exemple, l'usage d'une même phrase (une description définie ou indéfinie) peut être de deux natures. L'énoncé : « Je cherche un homme qui aboie » est passible de deux analyses :

1. Usage référentiel => le locuteur a en tête un individu bien spécifique, unique. L'homme préexiste à la quête.
2. Usage attributif => le locuteur vise n'importe quel référent qui satisfasse la description.

Dans ce type de cas, les éléments linguistiques ne peuvent permettre de déterminer à eux seuls la construction du sens. Seuls le contexte, la situation, le savoir partagé de l'énonciateur et du co-énonciateur peuvent permettre d'aboutir au bon choix de construction du sens. Si je demande « où est le chat ? » cette description est définie mais incomplète : elle ne peut être complétée (et donc devenir référentielle) que par ceux qui partagent un savoir commun basé sur une antériorité existentielle ou discursive.

De ces propriétés particulières du langage découle une conséquence capitale pour notre propos concernant la personne. Disons tout

de suite que la variabilité syntaxique des c.o.d. de personne en espagnol est littéralement imprévisible tant que l'on veut y trouver des raisons strictement internes à la *Langue*. Il ne s'agit pas de règles linguistiques, mais de calcul pragmatique... Ce qui ne rend guère aisée l'acquisition de la langue espagnole par des étrangers et autorise des zones de choix chez les natifs. Ce qui ne veut pas dire non plus que certaines formes linguistique ne soient pas plus aptes que d'autres à s'accorder avec certains usages pragmatiques. Mais à s'accorder seulement.

La personne est bien évidemment concernée par les usages faits de la description. La personne peut être prise dans un *usage référentiel* et possède alors sa pleine valeur d'individu (par là doté de puissance) parce qu'on pose que cet individu *existe* en tant que tel dans l'espace mental⁹ posé ; la personne peut être prise dans un *usage attributif* qui se contente de l'introduire dans l'espace mental en lui donnant une simple signification catégorielle. Dans ce dernier cas, la personne n'est plus une identité référentielle, mais un spécimen : elle perd alors sa valeur d'unicité (et sa puissance) pour se dissoudre dans la masse des objets potentiels du monde ; elle devient un simple objet de manipulation mentale. D'où certaines oppositions que l'on peut relever dans l'emploi espagnol :

1. Vuelvo la cara y veo *a* un niño absorto en un libro. [...] Vuelvo la cara y veo *un* adolescente enfrascado en un libro¹⁰.
2. Estando un día en una iglesia vio que traían a enterrar *a* un viejo, a bautizar *a* un niño y a velar *una* mujer, todo a un mismo tiempo¹¹.
3. Acudió la abuela de Preciosa a curar *el* herido de quien ya le habían dado cuenta. [...] En tanto que curaban *al* herido, estaba Preciosa delante, y estúvole mirando ahincadamente, y lo mismo hacía él a ella¹².

Dans tous les exemples qui précèdent, alors que les structures linguistiques sont rigoureusement identiques, l'usage fait de la description de la personne varie selon la visée intentionnée par le locuteur ou la source du point de vue. Ce mécanisme est particulièrement visible dans le troisième exemple ci-dessus. « Curar

9. Cf. Fauconnier, Gilles, 1984, *Espaces mentaux. Aspects de la construction du sens dans les langues naturelles*, Paris, Minuit.

10. Gala, Antonio, 2000, *Ahora hablaré de mí*, Barcelona, Planeta, p. 141.

11. Cervantes, Miguel de, ed. 1994, « El Licenciado Vidriera », *Novelas Ejemplares*, Madrid, Cátedra, p. 71.

12. Cervantes, Miguel de, *Ibid.*, « La gitanilla », p. 109.

el herido » est un usage attributif de signification catégorielle : cette façon de considérer la personne du blessé traduit le point de vue du narrateur (et/ou de la grand-mère) qui vient soigner un spécimen de la classe des blessés¹³. « *Curar al herido* » est un usage référentiel qui donne à l'individu toute sa singularité identitaire : cette façon de considérer la personne traduit le point de vue de Preciosa qui le voit en tant qu'être précis désirable.

On ne saurait rendre compte de ces usages par une simple description grammaticale traditionnelle, ou même sémantique. Bedel, par exemple, affirme que la pratique déroge parfois aux règles qu'il vient de poser (avec force précautions...) et que « l'espagnol emploie fréquemment la préposition *a* devant des c.o.d. désignant des personnes complètement indéterminées¹⁴ » :

Nunca vi *a* ningún forastero en todo aquel tiempo (L. Mateo Díez).
Entre los árboles y matorrales des cubre *a* otros hombres emboscados (M. Vargas Llosa).

Era ya hora de tomar unas medidas, de consultar *a* un médico (S. Puértolas).

C'est ne pas voir que la description peut parfaitement être référentielle dans ces cas, pour peu que le locuteur perçoive et/ou construise ces personnes comme *existence individuée* (ou même une préexistence) dans l'espace mental, et non pas comme *introduction* dans ce même espace en tant qu'attributs génériques d'une classe. Il n'y a donc pas dérogation, mais bien possibilité de choix de description¹⁵.

La personne peut-elle être objet ?

Au vu des mécanismes pragmatiques que nous avons tenté de mettre en lumière, la réponse ne peut être que duale.

Dans le cas d'un *usage attributif de la description*, là où la personne est simple introduction d'un élément catégoriel dans l'espace

13. Comme on le voit dans cet exemple, le fait que le nom de personne soit davantage déterminé par la présence d'une relative ne fait rien à l'affaire, contrairement à ce qu'enseignent certaines grammaires à l'usage des étudiants...

14. Bedel, Jean-Marc, 2002, *Grammaire de l'espagnol moderne*, Paris, PUF, p. 275.

15. Ce choix apparaît, dans l'emploi quotidien, en de nombreuses occasions : ¿*Tú ves alguien?* vs ¿*Tú ves a alguien?*

mental visé, objet de discours et non pas référent d'existence substantielle, nom de personne renvoyant à la non-personne, rien ne s'oppose à ce que le c.o.d. de personne vienne se fondre dans le noyau verbal, selon un principe reconnu de longue date : « Le verbe constitue avec son complément direct une unité mentale complexe qui peut avoir à son tour un complément¹⁶ ». Pour le dire en termes fonctionnalistes, dans ce cas le complément accusatif complète le signifié du verbe en suivant le même axe d'orientation, tout en précisant et en rétrécissant le champ de son signifié. Au terme du parcours « Verbe + c.o.d. », on aboutit à une unité complexe, un syntème à l'intérieur duquel la personne ne joue plus qu'un rôle fonctionnel : « Veo + tres personas » où est manifestée une perception « ver », limitée dans son extension à trois éléments (qui se trouvent appartenir, accidentellement, à la catégorie des personnes).

Dans le cas d'un *usage référentiel de la description*, là où la personne est existence incluse dans l'espace mental visé, là où la personne est pragmatiquement décrite comme individuée et référentielle, dans sa valeur ontologique d'unicité, la préposition *a* vient marquer à la fois ce statut spécifique de la personne et la résistance de cette dernière à devenir un simple instrument de régulation de la portée sémantique du verbe. Plus qu'un marqueur de « différence de potentiel », la préposition agit comme un séparateur entre le verbe et le complément, garantissant à ce dernier son caractère d'autonomie. En effet, il est facile de montrer la nécessité de fixer le sens de rection avec des exemples comme « Pedro ve *a* Juan », mais rien n'empêcherait la reconnaissance de la fonction c.o.d. de *María* dans « Veo *a* María » : la troisième personne ne saurait être sujet d'un verbe conjugué à la première ! La césure introduite par la préposition au sein du syntagme verbal fait du complément une entité libre, non soumise à la transitivité immédiate du verbe. Ainsi est marqué (au sens linguistique du terme, comme on dit que la forme féminine est la forme marquée) l'usage descriptif référentiel qui seul donne à la PERSONA sa valeur ontologique fondamentale.

Si je dis « Reuní *a* treinta amigos », je procède à partir de l'existence, dans mon espace mental, de trente amis définis. De ces amis (contextuellement interprétables comme miens), je dis que je les ai invités. Si je dis « Reuní treinta amigos », je procède à partir de l'introduction dans l'espace mental de spécimens relevant d'une catégorie. Je pars de l'action exprimée par le verbe *reunir* pour dire

16. Voir : Gili Gaya, Samuel, éd. 1973, *Curso superior de sintaxis española*, Barcelona, Vox, p. 208.

qu'elle s'applique restrictivement à la classe dénotée par le complément. Du verbe *reunir*, je dis que je l'applique au groupe concerné (contextuellement on pourra aussi bien interpréter que ce ne sont pas mes amis, mais simplement des personnes amies entre elles, ou toute autre construction de sens issue de mon usage attributif de la description.)

La personne entendue dans son sens lexical trivial recouvre donc deux notions distinctes, à la fois par son trajet sémantique depuis les origines du mot *persona* et par la dimension pragmatique générale qui est à l'œuvre dans les processus de construction du sens. La langue espagnole fait apparaître au niveau de la syntaxe des compléments d'objet de personne cette particularité qui nous ramène à notre point de départ : la personne ontologique, principe individué de toute chose, ne peut être ramenée au statut d'objet en espagnol, comme en atteste le fonctionnement de la langue.

